



Mary Catherine Bateson
Composer sa vie

Traduit de l'américain par Céline Leroy

Celui-ci est pour Vanni

Les Éditions du
PORTRAIT



Visions émergentes

Ce livre observe la vie de cinq artistes prises dans cet acte de création qui nous occupe toutes et tous — la composition de notre vie. Ce n'est pas en suivant une vision préétablie mais en travaillant par improvisation que chacun de nous découvre, en chemin, la forme que prend notre création.

Dans une société stable, composer une vie revient plus ou moins à faire de la poterie ou à construire une maison selon un modèle traditionnel : les matériaux sont connus, les mains se meuvent habilement dans des gestes familiers mille fois reproduits, l'harmonie entre l'objet fini et la vie ordinaire va de soi. Les styles traditionnels de poterie ou d'architecture ne sont généralement pas rigides ; ils réagissent au hasard et ménagent assez d'espace pour que s'expriment le talent individuel et l'innovation. Mais l'artisan n'a pas à résoudre chaque problème de conception pour la première fois puisqu'il s'appuie sur des savoirs traditionnels. Dans une société comme la nôtre, nous distinguons créativité et standardisation, et pourtant même un ouvrier qui travaille en usine sur une ligne de production doit être l'artisan de sa propre vie, qu'elle soit raffinée et pleine d'assurance, ou acrobatique et bancal.

Aujourd'hui, les matériaux et les savoir-faire qui composent une vie ne sont plus clairement définis. Il n'est plus possible de suivre les chemins tracés par les générations précédentes. Ceci vaut aussi bien pour les hommes que pour les femmes, mais s'applique encore plus aux femmes, car si leur existence n'est plus forcément dominée par les cycles de la procréation et les états de dépendance qu'ils entraînent, elles doivent tout de même vivre avec les ruptures de la biologie féminine et trouver un équilibre au milieu d'exigences contradictoires. Notre vie ne fait pas que prendre de nouvelles directions ; elle est susceptible d'être plusieurs fois réorientée, et ce en partie parce que nous restons productifs et en bonne santé plus longtemps. De même que la conception d'un bâtiment ou d'un vase doit être repensée à chaque changement d'échelle, la façon dont nous concevons notre vie doit l'être elle aussi. Parmi les concepts fondamentaux qui nous servent à forger notre identité ou notre vie, nombreux sont ceux dont le sens a été altéré : Travail. Foyer. Amour. Engagement.

Pendant de nombreuses années, je me suis intéressée à cet art de l'improvisation qui implique une recomposition à partir d'éléments en partie connus, souvent réceptifs au contexte, à l'interaction et à la sensibilité. Adolescente, quand j'allais rendre visite à la sœur de ma mère,

Liza, j'écoutais son fils, le flûtiste de jazz Jeremy Steig, jouer, répéter et faire des boeufs avec des amis dans la pièce du fond, partant de phrases musicales familières pour créer variation sur variation : « Sentraîner à improviser » n'était manifestement pas contradictoire. Le jazz est le fait exemple de cette activité artistique à la fois individuelle et collective, un spectacle aussi répétitif qu'innovant où chaque participant peut tour à tour offrir une ligne de basse ou une envolée en solo.

J'ai gardé ce concept d'improvisation à l'esprit jusqu'à ce que plus tard, je m'intéresse à l'étude des langues et réfléchisse aux manières dont chaque locuteur apprend à combiner et à varier des composantes familières pour dire quelque chose de nouveau qui convienne à un contexte particulier et susciter une réponse singulière, parfois pour porter une parole profonde ou d'une grande beauté, et ce en recourant toujours à l'improvisation et à l'adaptation. À l'université, j'ai été fascinée par la poésie arabe et plus précisément par les premiers poèmes de la tradition orale dans lesquels les poètes articulaient mémorisation et improvisation pour se conformer à des situations spécifiques. Depuis, ce genre de créativité a été étudié de très près. On le retrouve dans les poèmes épiques d'Homère dont toutes les caractéristiques prouvent qu'ils ont été produits de cette façon ; il est aussi présent dans le style théâtrique de Martin Luther King Jr avec ses accents de prédiche qui soulèvent l'enthousiasme dans les églises noires.

Ce livre s'intéresse à la vie comme art de l'improvisation, aux manières dont nous assemblons des éléments connus et inconnus en réaction à des situations inédites, selon une grammaire cachée et une esthétique évolutive. Tout a commencé par une réflexion chagrine sur ma propre vie, qui me donnait l'impression d'une improvisation désemparée, essayant constamment de donner du sens à des éléments discordants afin qu'ils s'adaptent à des situations elles-mêmes très fluctuantes. Je me suis déjà vue affolée en train de fouiller les étagères du frigo ou des placards, convaincue que je finirais par réunir de quoi préparer un repas pour des invités de dernière minute, priant pour que la séréndipité vienne à mon secours. Un bon repas, comme un poème ou une vie, possède une dose d'équilibre et de diversité, de cohérence et d'adéquation. En apprenant à se débrouiller dans une cuisine, on finit par ne plus refaire toujours les mêmes repas, mais à les composer différemment. Un repas improvise se distinguera d'un repas prévu à l'avance, et sera sans doute plus risqué, mais s'enrichira de la possibilité d'une délicieuse surprise. L'improvisation peut servir comme dernière solution ou comme un moyen qui éveille la créativité. Il arrive qu'un schéma choisi par défaut devienne un mode de fonctionnement privilégié.

Ce livre cherche à renverser ma question et à envisager les

problèmes au regard des opportunités créatives qu'ils offrent. Je crois que notre sens esthétique, qu'il touche à des œuvres d'art ou à la vie, s'est trop concentré sur la lutte acharnée vers un but unique et pas assez sur le fluide, le changeant et l'improvisation. Nous envisageons l'accomplissement comme intentionnel et monolithique, pareil à un gigantesque tronc d'arbre rapporté de la forêt, puis longuement sculpté par un artiste jusqu'à correspondre à sa vision, plutôt que comme quelque chose fait de bric et de broc, telle une couverture en patchwork qu'on ressort avec amour pour toutes sortes de nuits et de corps. La composition d'une vie possède un lien métaphorique avec différents types de pratiques artistiques, dont l'architecture, la danse ou la cuisine. Dans les arts visuels, un assortiment d'éléments hétéroclites peuvent être agencés pour former un tout, inséparable, tout comme nous assemblons nos différents engagements de façon concomitante. Dans les formes temporelles comme la musique, les séquences peuvent s'harmoniser dans le temps. Dans d'autres arts encore, tels les arts ménagers, le jardinage, la chorégraphie ou l'administration, cette complexité s'ancre à la fois dans l'espace et le temps.

Quand les choix et les rythmes de l'existence évoluent, comme c'est le cas à notre époque, étudier la vie des uns et des autres devient une nécessité pressante. C'est particulièrement vrai aujourd'hui pour les femmes. La section biographie des librairies ne cesse de grossir tandis que les écrivains rédigent les mémoires des quelques rares femmes célèbres ou d'autres dont les exploits n'ont pas encore été remarqués ni salués. D'aucuns essayent de comprendre la texture de ces vies féminines cachées ici et ailleurs, privées de récit. Le mouvement féministe comprend divers éléments en partie similaires à ceux du mouvement noir : la nécessité de rendre visible l'invisible, le désir de fournir des modèles et de permettre aux aspirations de sépanouir, la possibilité, par l'accumulation de ces récits de vie, de faire apparaître des schémas créatifs communs qui n'ont pas encore été admis ou encouragés. Il faut commencer par insister sur le fait que les femmes et les personnes de couleur ont déjà accompli de grandes choses. Ensuite, impossible de ne pas redéfinir le concept de réussite.

De nos jours, les femmes lisent et écrivent des biographies pour mettre en perspective leur propre vie. Chaque lecture provoque un dialogue de comparaison et d'identification, un processus de mémorisation et d'articulation qui permet de faire de son expérience un foyer d'empathie. Nous gagnons plus encore à comparer nos notes et à essayer de comprendre les choix de nos amies. Quand on grandit dans une atmosphère de dénigrement implicite, ces replis cachés de l'être offrent une ressource inattendue. Se connaître rend plus fort.

Toutefois, le travail biographique fait resurgir un motif profondément ancré dans la mythologie et le folklore et peut créer de fausses attentes, brouiller notre capacité à percevoir la forme véritable de notre vie. La plupart des biographies de gens illustres s'inspirent de la métaphore de la quête, du périple à travers un paysage intemporel vers un but précis, même si l'on n'en connaît pas tous les détails. Lors de ce pèlerinage, il est essentiel de ne pas céder au plaisir fugace des étapes et détours séduisants, les obstacles sont franchis parce que le but est visible à l'horizon, c'est un mouvement qui est toujours un progrès et une ascension. Le début contient la fin. Dans le modèle de vie épanouie qu'on brandit devant les jeunes, il faut s'engager et prendre des décisions tôt, souvent vers une formation qui dessine une unique trajectoire ascendante. Ce modèle suggère que l'ambition devrait se limiter à une seule chose, poussant les jeunes à s'inquiéter, à se demander s'ils ont définitivement leurs objectifs et pris les bonnes décisions assez tôt. Vous faites des études de médecine et cela détermine les alternatives ultérieures, que vous choisissiez la prospérité dans une banlieue résidentielle ou la vie plus spectaculaire et exceptionnelle de la recherche et de l'abnégation. L'obtention du diplôme est censée déboucher sur un premier emploi qui représente un barreau sur l'échelle de la réussite. On ne s'attend pas à de longues réponses quand on demande aux enfants ce qu'ils veulent faire plus tard, et on ne s'attend pas à recevoir une liste de noms quand on pose la question du mariage. À vrai dire, les spéculations autour de la carrière professionnelle ressemblent à celles qui entourent le mariage ; les véritables succès sont censés être permanents et monogames.

Pourtant, chez la plupart de nos grands esprits, cette façon de penser est inopérante, et de nos jours elle paraît de plus en plus inappropriée. Le paysage dans lequel nous évoluons est en perpétuelle mutation. Impossible pour nos enfants de connaître ne serait-ce que le nom des métiers et des carrières qui ouvriront à eux ; ils doivent construire leurs envies autour de substituts temporaires. Les objectifs trop clairement définis peuvent devenir des ceillères. De même qu'il est de moins en moins possible d'avoir la même carrière qu'un parent, il sera de moins en moins possible d'exercer le même métier tout au long de sa vie. Il nous faut donc également changer notre rapport au transitoire et apprendre à voir ce qu'il y a de positif dans les unions à durée limitée. Les existences en continue redéfinition gagneront en valeur, selon l'implication biblique : « Tout ce que ta main trouve à faire avec force, fais-le » (Ecclésiaste 9 :10).

Les laissés-pour-compte de la société ont souvent cru suivre un chemin tout tracé, qui, ont-ils fini par découvrir, se perdait en fait dans les sous-bois. Ceux-là sont les plus faciles à reconnaître dans les

domaines où la continuité prévalait sur tout le reste.

Dans le Midwest américain, les agriculteurs ont été dépossédés de leurs exploitations et se sont retrouvés sans but ni feuille de route. Ces familles travaillaient la terre souvent depuis plusieurs générations et envisageaient leur vie en termes de continuité alors même que l'économie et la technicité de leur métier ne cessaient d'évoluer. L'histoire de l'agriculteur dont on saisit les biens est comparable à celle de la femme au foyer congédiée par son mari, persuadée que le mariage déterminait à la fois son travail et sa sécurité. Elle n'est pas une inactive à charge, pas plus que l'agriculteur, mais elle aussi a inscrit son identité dans un habitat qui s'est révélé éphémère.

D'autres évitent ce statut de victimes visibles parce que des contrats ou des règlements syndicaux les protègent des défis posés par le changement. Ce qu'ils perdent et ce que la société perd à travers eux, c'est la possibilité d'apprendre et d'évoluer.

Dans le monde académique, le système de la titularisation continue d'offrir une grande sécurité à ceux qui en bénéficient, et les campus affichent encore ces images sereines de pérennité. Les jeunes enseignants qui choisissent de le quitter ou sont contraints de le faire ont souvent l'impression que c'est la fin de tout, comme pour les agriculteurs spoliés et les femmes au foyer congédiées. Mais à observer les hommes et les femmes qui ont reconstruit leur vie en lui donnant une nouvelle direction, je suis persuadée que pour nombre d'entre eux, cette rupture leur a permis de sortir d'un état de stagnation et d'affronter de nouveaux défis, de grandir, tout comme le divorce représente souvent un progrès plutôt qu'un échec.

Les gens font trop souvent penser à des femmes battues ou à des enfants maltraités. Nous nous arc-boutons sur cette idée de permanence, aussi profondément déféctueuse soit-elle. Si le changement était moins effrayant, si les risques ne semblaient pas si grands, nous pourrions vivre beaucoup plus de choses. Ce qui est très frappant dans la plupart de nos existences, c'est la répétition de ces schémas de continuité, la réverbération de thèmes anciens et ce malgré des changements drastiques. Quand on voit à quel point les gens sont abîmés par leur dépendance à la continuité, difficile de ne pas s'interroger sur la nature de l'engagement et la nécessité de trouver une façon plus fluide d'imaginer l'avenir.

On dit du vingtième siècle qu'il est le siècle des réfugiés à cause du nombre incalculable de gens arrachés à leur foyer et à leur vie par la guerre et par les politiques menées dans leur pays. Quand la révolution a éclaté en Iran, mon mari et moi y vivions depuis sept ans. Nous avons dû nous adapter à la perte de notre maison, de tous nos livres et de nos

papiers, à la perte de notre travail, et à la destruction des institutions que nous avons passées toutes ces années à bâtir. Mais sept ans de vie, ce n'est rien comparé aux bouleversements auxquels d'autres ont dû faire face. Certains se sont rapidement adaptés, ont découvert des façons de s'affirmer et d'affirmer leur talent dans un nouvel environnement, jetant des ponts entre les phases de rupture. D'autres sont encore à la dérive, accablés par les promesses brisées de la continuité.

L'instabilité de l'environnement entrepreneurial et industriel présente un autre type de fractures. Les villes dont la prospérité a dépendu d'une seule industrie pendant des générations se sont retrouvées du jour au lendemain avec la moitié de leur population au chômage, sans moyens pour se former à un autre métier ni même déménager. Dans ces temps d'OPA hostiles et d'achats à effet de levier, la continuité au niveau des directions est soudain mise à mal, les entreprises sont restructurées et les gestionnaires de carrières doivent d'un coup penser à leur « re-conversion professionnelle ». Même les moines et les nonnes doivent apprendre à développer de nouvelles connaissances pour s'adapter à l'évolution des quartiers qui entourent leurs monastères et couvents ; aujourd'hui, les ordres religieux sont dans l'obligation de prendre en compte le renouvellement de leurs effectifs et la révision constante des vocations. Cette bonne vieille idée de la voie toute tracée et de l'engagement s'avère illusoire pour beaucoup, qu'ils soient réfugiés politiques, géographiques, ou même culturels, poussés à partir par l'instabilité économique ou la remise en question de leurs meurs. Quant à ceux qui ne quittent pas leur domaine professionnel, s'ils durent, c'est uniquement parce qu'ils ont fait évoluer leur façon de travailler. Être un bon banquier, restaurateur ou général implique de remettre plusieurs fois son ouvrage sur le métier.

Le moment est venu d'explorer le potentiel créatif de ces vies qui ont connu des interruptions et des conflits, où les énergies ne se concentrent pas que sur une seule et unique ambition. L'engagement n'est pas absent de ces vies, mais disons qu'il est continuellement réorienté et redéfini. Il est nécessaire d'investir du temps et de la passion dans des buts spécifiques tout en sachant que ceux-ci ne sont pas fixes. Les circonstances qui font la vie des femmes d'hier et d'aujourd'hui nous montrent de nouvelles façons d'envisager l'existence qui peuvent bénéficier autant aux hommes qu'aux femmes. Quels transferts d'apprentissages peut-on opérer quand la vie est un collage de tâches hétérogènes ? Comment la créativité sépare-t-elle dans la distraction ? Quelles idées peuvent naître de l'expérience, de la multiplicité et de l'ambiguïté ? Et à quel moment l'improvisation désespérée se transforme-t-elle en brillante réussite ? Voilà des questions qu'il est important de se poser dans

le monde où, de plus en plus, nous sommes des étrangers et des occupants passagers. Le chevalier errant qui affronte les obstacles en cours de route est peut-être un meilleur modèle pour notre époque que le chevalier en quête du Graal.

Les recherches actuelles sur les femmes se concentrent souvent sur un seul aspect ou une seule étape de leur vie. La dissection représente une part essentielle du travail scientifique, et il est très tentant de détricoter une vie composée de bribes éparées, puis de décrire chaque morceau séparément. Malheureusement, cette méthode nous fait perdre le motif général du patchwork et le grand soin apporté à sa réalisation. Ce livre est né d'une tentative d'explorer différentes façons de réfléchir à ma propre vie, d'envisager ses motifs comme un tout et de léclairer en observant d'autres femmes que j'admire et dont le parcours est rempli de succès, de bienveillance et forme un tout cohérent malgré l'improvisation.

La première femme à qui j'ai pensé pour ce projet est Joan Eriksen. Je connais Joan et son mari, Erik Eriksen, depuis l'enfance car ils étaient des amis de mes parents. Il m'a toujours semblé que pour une femme de son époque, Joan a parfaitement réussi à composer sa vie, quelle que soit la définition que l'on donne à cette expression. Elle a trois enfants aujourd'hui adultes et une carrière qui compte plusieurs livres et une collaboration tissée au fil des ans avec son mari — ce qui a conduit l'université de Brown à leur attribuer un diplôme à titre honorifique en 1972. Joan est danseuse et professeure de danse de formation, première carrière d'une longue série subordonnée à la naissance de ses enfants et au travail de son mari. À quatre-vingts ans passés, elle continue de se mouvoir comme une danseuse, communicative aux femmes plus jeunes ce sens de la beauté qui transcende l'âge, et son mari et elle se tiennent toujours par la main dans la rue. Le travail créatif de Joan a été réalisé dans les interstices de temps et d'espace quelle pouvait se ménager, dans des rôles marginaux qui ont dû sans cesse être réinventés. Le thème de l'improvisation se dessine ici très clairement. Un jour, elle m'a raconté comment elle avait commencé à fabriquer des bijoux :

« J'ai pris l'habitude de me trouver des endroits où travailler dans la maison, un recoin ici, un autre là, et quand j'ai eu suffisamment avancé j'ai demandé à un excellent artisan de Berkeley si je pouvais m'installer dans son atelier, à quoi il m'a aussitôt répondu : "Pas question !" » a ri Joan. « Donc, je lui ai dit : "Laissez-moi au moins vous dire ce que je veux. J'aimerais apprendre certaines techniques. Je suis trop novice pour devenir votre apprentie, mais il y a un certain nombre de choses que vous pourriez m'enseigner le samedi matin, par exemple, pour que je puisse continuer de mon côté" et il m'a rétorqué : "Je ne

sais même pas si vous avez assez de connaissances, d'imagination ou quoi que ce soit d'autre." Je n'avais pas grand-chose à lui montrer, juste quelques babioles que j'avais fabriquées, mais je suis du genre tenace, je crois, alors il m'a donné un carton avec des chutes — tu sais, quand tu travailles, tu te retrouves toujours avec un surplus hétéroclite — et il m'a dit : "Concoctez-moi quelque chose avec ça." Quand je suis revenue avec ma création, il a lâché un : "Hum, et donc, vous pouvez venir quand ?" C'était adorable de sa part. Mon Dieu que les artisans sont gentils. Et les gentils se montrent très généreux. Bref, j'ai fonctionné comme ça pendant un bon moment, j'arrivais avec une liste de choses que j'avais besoin de connaître. Mais l'année suivante, il est parti enseigner et m'a donné son établi ainsi que les outils qu'il ne voulait pas emporter. À ce moment-là j'ai dû trouver un meilleur atelier, alors j'ai fait construire une extension au-dessus du garage pour avoir un petit endroit où me mettre. » Des années plus tard, les créations de Joan étaient exposées au niveau régional et national.

Dans l'ensemble, les femmes d'aujourd'hui suivent leurs centres d'intérêt et les intègrent à des carrières plus établies, mais il reste des similitudes inattendues entre les multiples engagements, les ruptures auxquelles elles sont confrontées et les schémas d'improvisation de Joan. Parce que j'ai toujours eu un revenu de même qu'un titre professionnel, comme assistante, professeure ou doyen(ne), le parcours qui a conduit à l'écriture de ce livre semble différer de bien des manières de celui de Joan. J'ai passé mes examens rapidement pour concilier mes études avec mon mariage plutôt que de les abandonner, et depuis tout ce temps j'en-seigne ou fais de la recherche en linguistique et en anthropologie. Mais jusqu'à récemment, le postulat tacite sur lequel a reposé ma vie a été le même que pour Joan : la vie de famille se construirait en fonction des choix de carrière de mon mari — qui nous ont entraînés aux Philippines puis en Iran — et mon travail serait subordonné aux besoins de mon mari et de ma fille. En mon temps, ce principe était la norme et nous n'en sommes pas encore libérés. Il continue de régenter beaucoup de familles dont les deux parents travaillent.

Dans mon cas, il représente une certaine rébellion en même temps qu'une acceptation des normes culturelles. Ma mère, Margaret Mead, a été une très grande femme de son temps, sans doute la plus connue de tous les anthropologues américains. Elle a bâti sa vie autour de constantes professionnelles auxquelles ses mariages ont dû s'adapter. Elle a quitté deux maris avant d'être elle-même quittée par son troisième époux, mon père, l'anthropologue Gregory Bateson. J'ai connu une enfance riche et singulière durant laquelle beaucoup d'adultes se sont occupés de moi, à la suite de quoi j'ai synthétisé les modèles pro-

posés par mes parents et mon entourage en décidant que j'aurais une vie active, mais que je l'organiserais en fonction de celle de mon mari. Je m'aperçois aujourd'hui que malgré nos différences, ma mère et moi nous nous sommes efforcées de coordonner de multiples engagements susceptibles de créer du conflit ou des interruptions. Toutes deux, nous avons dû chercher dans l'ambiguïté pour nous construire une intégrité, nous avons appris à nous adapter et à improviser dans une culture où nous ne pouvions être à la maison qu'à temps partiel.

La fluidité et les ruptures constituent la réalité dans laquelle nous vivons. Les femmes ont toujours vécu des existences accidentées et instables, mais aujourd'hui les hommes se découvrent vulnérables et la traditionnelle capacité d'adaptation des femmes devient une avantage. D'un point de vue historique, même les femmes qui se consacraient exclusivement à leur foyer et à leurs enfants devaient organiser une mosaïque d'activités et résoudre des problèmes contradictoires qui grignotaient leur temps et leur attention. Les rythmes physiologiques de la reproduction et du vieillissement entraînent des ruptures plus nettes dans la vie des femmes que dans celle des hommes, les changements causés par la puberté, la ménopause, une grossesse, un accouchement et l'allaitement, puis, en miroir, l'adaptation à la vie que mènent les enfants, leurs allées et venues, l'état de dépendance fluctuant, la naissance des petits-enfants, la probabilité du veuvage. Cette capacité à passer d'une préoccupation à l'autre, à distribuer son attention, à improviser quand surviennent de nouvelles circonstances, a par conséquent toujours été capitale pour les femmes. Aux Philippines, alors que mes diplômés en linguistique arabe ne méritaient d'aucune utilité, je me suis requalifiée en anthropologie culturelle, même si ce changement, bien que plus solitaire, m'a demandé moins d'effort que de passer du statut d'épouse à celui de mère. En exa-minant la façon dont les femmes ont géré ces ruptures, nous pourrions sans doute découvrir d'importants indices qui nous aideront tous autant que nous sommes, hommes et femmes, à gérer notre vie au fil des ans.

Mes conditions de vie m'ont appris quelque chose que beaucoup de mes collègues universitaires semblent ignorer : la continuité est l'exception dans l'Amérique du vingtième siècle, et s'adapter à ces ruptures n'est pas un problème qui m'est propre, mais bien une des questions émergentes de notre époque. « Comment, est venu se lamenter un jeune professeur assistant quand j'étais doyen(ne) de l'université de Amherst, peuvent-ils croire que trois ans leur suffiront à se faire une idée de ce que je vau(x) ? » À cause de nos séjours à l'étranger, je n'avais encore jamais gardé le même poste plus de trois ans, en dehors de celui d'épouse et de mère, et beaucoup de couples mettent moins de trois ans pour considérer qu'ils ne se connaissent que trop bien.

De bien des manières, la constance est une illusion. Après tout, nos ancêtres étaient des immigrants, ils étaient nombreux à se déplacer à intervalles de quelques années ; aujourd'hui nous sommes des migrants dans le temps. À moins que les enseignants ne proposent un modèle de formation et d'adaptation qui dure toute la vie, les diplômés seront sans doute victimes d'obsolescence dans un monde en perpétuel changement. Quel que soit l'endroit où l'on se pose, mieux vaut se demander s'il sera aussi pratique d'y rester que d'en repartir.

J'avais autour de quarante-cinq ans lorsque j'ai quitté Amherst. Si la crise de la cinquantaine nous préoccupe tellement aujourd'hui, c'est parce que cette période de grand bilan et de réorientation arrive alors que la moitié de notre vie productive est encore devant nous et que les opportunités se bousculent jusqu'à la perplexité. Il faut nous préparer à ce qu'avec le temps, ces moments se répètent, nous préparer à vivre plusieurs vies. Me voilà une fois de plus en train d'observer un patchwork de réussites personnelles et professionnelles en m'interrogeant sur leur organisation : si elles ont composé — ou commencé à composer — une vie ; si le modèle de l'improvisation ne serait effectivement pas plus créatif et ne correspondrait pas mieux au vingtième siècle que celui du but unique à atteindre. Quand je pense à ma vie ou à celles d'autres femmes de ma connaissance, certaines épanouies et fières, d'autres aigries et en colère, je crois que la clé de ces nouveaux modèles se situe dans des existences dont le matériau est composite. Une telle clé pourra peut-être aider à comprendre comment les femmes arrivent à donner du sens à des vies en dents de scie, mais aussi quel est l'objectif de l'éducation et ce qui définit la vie des hommes d'aujourd'hui. Nous nous sentons de plus en plus écartelés, alors même que nous vivons plus longtemps et que les possibilités qui s'offrent à nous n'ont jamais été aussi nombreuses.

Le changement suggère de la constance : quel est l'élément durable dont nous pouvons dire qu'il s'est transformé avec le temps ? Une vie composite repose sans cesse la question des dénominateurs communs : « pourquoi est-ce qu'un corbeau ressemble à un bureau ? »¹ ? Qu'est-ce qu'une femme et un soldat ont en commun ? Pourquoi s'occuper d'un enfant est-il comparable à la conception d'un programme informatique ? En quoi l'étude de la poésie ancienne ressemble-t-elle à la création d'une université ? Si vos opinions et vos engagements semblent évoluer d'année en année ou de décennie en décennie, quelles sont les convictions sous-jacentes les plus abstraites qui ont perduré et auraient sans doute jamais été visibles sans ces remous à la surface ?

J'ai choisi d'explorer ces sujets en examinant cinq vies — la

¹ Clin d'œil à une devinette posée par le Chapelier fou dans *Les Aventures d'Allice* au pays des merveilles de Lewis Carroll. — Traduction Jacques Papy

mienne et celle de quatre de mes amies. Nous avons dû gérer des ruptures, un éparpillement des énergies, et pourtant nous avons toutes été enrichies par nos réalisations professionnelles et par nos relations personnelles — en amour et au travail. Nous sommes différentes, mais avons beaucoup de choses en commun. Ce livre est le fruit de nos conversations et réflexions. C'est une manière de rendre ces vies accessibles aux autres dans une forme qui diffère des longs récits donnés par les biographies héroïques, les cas d'étude ou par l'enquête à grande échelle où l'individualité a tendance à se diluer.

Ces vies ne sont pas représentatives. Elles ne constituent pas un échantillon statistique — mais, j'espère, un échantillon intéressant. Pendant que je travaillais sur ces récits, je me suis aperçue que les tranches de vie qui m'attiraient le plus étaient les échos que je retrouvais d'une existence à l'autre, les thématiques récurrentes communes. Les démentir de cette masse foisonnante et y reconnaître des aspects de ma propre expérience sous des formes différentes a été un processus des plus libérateurs et éclairants. Il nous faut observer une multitude de vies pour mettre à l'épreuve et façonner la nôtre. Ayant grandi avec deux parents talentueux et très dissemblables, je n'ai jamais cherché à me conformer à un modèle unique. Je crois à la nécessité des modèles multiples afin de pouvoir tisser un nouvel ouvrage à partir d'une grande variété de fils.

Si nous admettons que beaucoup de gens mènent une existence entre états provisoires et improvisations créatives, cela ne pourra qu'influencer la façon dont la génération suivante sera éduquée et ce que nous dirons à nos enfants. La version américaine de l'éducation par les arts libéraux n'étant pas tournée vers la carrière, elle offre de bonnes bases pour mettre en place une formation continue et, si nécessaire, une remise à niveau, mais les institutions elles-mêmes agissent souvent à l'opposé. Des campus verdoyants et raffinés attirent des jeunes qui quittent la maison pour la première fois ; ces campus ont beau n'être qu'une étape pour ces étudiants, ils rappellent la vieille norme de l'engagement à vie et de la sécurité. Ils la représentent encore plus clairement qu'un monastère ou une ferme familiale pour ceux qui y travaillent. Concrètement, nos futures élites reçoivent un enseignement de professeurs eux-mêmes profondément engagés dans la continuité. La plupart d'entre eux ont passé leur vie dans le même établissement au milieu d'une bourgade à la tranquillité apparente et ne sont peut-être plus très flexibles intellectuellement ni très ouverts au changement. Ces murs vénérables couverts de lierre sont plus jolis que des tentes et des caravanes, mais nous avons besoin d'apprendre à nous approprier rapidement de nouveaux lieux. Quand nous racontons notre parcours à nos enfants, nous avons tendance à récrire l'histoire pour lui donner l'aspect illusoire d'une inten-

tion préalable. Mais il y a peu de chances que nos enfants aient la possibilité de définir leurs objectifs et vivent heureux pour le restant de leurs jours comme dans les contes. Ils auront plutôt besoin de se réinventer sans cesse en réaction à un environnement changeant.

Une fois qu'on commence à observer ces existences faites d'engagements et de départs multiples comme un schéma émergent plutôt que comme une aberration, il n'est pas nécessaire d'y regarder à deux fois pour découvrir partout les modèles de cette réinvention et aller à la rencontre des personnes qui suivent une vision non pas figée mais en perpétuelle évolution. Chacun de ces modèles, comme chaque œuvre d'art est un commentaire sur le monde hors-cadre. De même que le changement nous encourage à déceler toujours plus de constantes abstraites, l'individu qui s'efforce de composer une existence entre sa naissance et sa mort en assemblant soigneusement des éléments disparates, proclame l'unité de la vie. Ces œuvres d'art inachevées sont des paraboles en formation, les métaphores vivantes avec lesquelles nous décrivons le monde.

EN COMPAGNIE D'AMIES

Même si je ne l'ai jamais vue danser, j'ai toujours considéré Joan comme une danseuse, quel que soit le travail qui l'occupe, elle qui est grande, gracieuse, athlétique et dotée de mains puissantes et habiles. Elle porte des vêtements fluides qui n'entravent pas ses mouvements, jupes évasées, cols roulés et châles tissés main. Elle est souvent vêtue du gris ou du noir qui sert de fond aux bijoux qu'elle conçoit et fabrique. Sa joaillerie comporte souvent de belles perles venues du monde entier et renvoie par le façonnage même de ces billes à la prière, à l'échange et au travail mnémotechnique. Joan a exploré les diverses significations des perles dans son livre *The Universal Bead*, si bien que chaque collier ou paire de boucles d'oreilles est le fruit d'une connaissance savante et d'un geste artistique. Pour moi, elle incarne une relation particulière au monde physique et matériel, le genre de relation par laquelle le maniemment soigneux du métal, de la céramique ou de la laine se fait l'expression de notions abstraites telles que la bienveillance et la force.

La vie des femmes s'est toujours fondée sur le monde physique par les cycles de leur corps et l'échange de preuves d'amour concrètes, une bague ou une cuillerée de sirop pour la toux. Chaque fois que ce projet m'a conduite vers des abstractions académiques sur les rôles et les institutions, j'ai repensé à Joan pour rester ancrée dans l'expérience affectueuse du sensoriel et du matériel. Joan est la plus âgée des femmes qui ont travaillé avec moi sur ce projet. Elle semble savoir parfaitement qui elle est et comment s'imbriquent les différents pans de sa vie. Ses jeunes amées de danseuse et sa maturité d'artisan et décrivaine ont fusionné pour former un tout, de même que chacun de nous, dans nos paysages respectifs, composons notre vie à partir des matériaux qui nous tombent sous la main.

Ellen Bassuk, qui est médecin et psychiatre, est la plus jeune du groupe et mon amie la plus récente. Je l'ai rencontrée en 1983 au Bunting Institute de Radcliffe, un centre de recherches pour femmes, alors que nous traversions toutes les deux une période de transition et que je travaillais sur une biographie de mes parents. Le travail d'Ellen m'a fascinée quand je l'ai découvert à l'occasion du colloque qu'organisaient les bureaux du Bunting Institute, où elle a parlé des patients qu'elle voyait en consultation au centre d'hébergement pour sans-abris de Boston. De-bout sur le podium, des images chaotiques de solitude et de désespoir

projetées sur un écran derrière elle, elle affichait professionnalisme et implication, mais laissait aussi deviner un caractère passionné.

À cette époque, le pays commençait tout juste à se pencher sur le problème des sans-abris, une question nouvelle pour moi. Ellen en avait pris conscience très tôt, publiant ses premières recherches sur le sujet dès 1976. Elle avait observé la progressive augmentation du nombre de patients isolés atteints de maladies chroniques dans les salles de l'hôpital Beth Israel de Boston, où elle dirigeait les urgences psychiatriques. Voyant dans cette situation l'écho de son internat passé dans un hôpital psychiatrique public, elle a été l'une des premières à faire le lien entre la désinstitutionnalisation de patients atteints de maladie mentale dans les années soixante-dix et l'augmentation du nombre de sans-abris.

« Les services d'urgences arrivent en dernier recours, m'a-t-elle expliqué. Ils prennent en charge des gens qui sont hors système et ne sont pas assurés, des gens qui veulent rester anonymes et ne pas s'embêter avec des horaires fixes ou des rendez-vous. Comparés au reste des patients, ils sont plus pauvres, plus malades et bénéficient d'un moindre soutien psycho-social. Les urgences reflètent tout de suite les changements de politiques sociales qui déracinent les populations, de sorte qu'au moment de la vague de désinstitutionnalisations, c'est d'abord aux urgences qu'on a vu affluer les malades chroniques en grand nombre. »

Tout au long de sa carrière, Ellen a dû accepter des tâches ingrates, puis a découvert le défi intellectuel et humain que représentait le fait de s'occuper des personnes qui ne reçoivent pas l'attention méritée. « Dans les gros hôpitaux universitaires, certains métiers sont quasiment réservés aux femmes parce que dans la hiérarchie psychiatrique, ils sont considérés comme plus ingrats que de diriger les services d'hospitalisation ou ceux de consultation externe où ont lieu les psychothérapies. La gestion de crise n'est pas valorisée de la même façon que la psychothérapie. Dans notre secteur, les personnes qui ont occupé ces postes étaient généralement des femmes qui, du coup, n'obtenaient pas les boulots au cœur de notre activité. En psychiatrie, les urgences sont le lieu le plus dangereux et le plus axé sur le service à la personne. Elles sont ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre et si quelqu'un arrive, tu dois être disponible et réactive. On est toujours dans l'action, et c'est vraiment dangereux parce que n'importe qui peut entrer et perdre la tête, une personne sans traitement atteinte de psychose aiguë, une autre droguée au PCP et potentiellement armée. » Ironie, c'est qu'à cause des risques qu'ils impliquent, ces postes impopulaires sont plus difficiles à refuser pour une femme que pour un homme ; une femme qui déclinerait l'offre pourrait être soupçonnée de faiblesse, tandis qu'un homme serait crûdié d'ambition.

Je trouvais plus facile d'imaginer Ellen recevoir des patients en privé dans son cabinet chez elle où nous avons enregistré ces entretiens que dans l'environnement trepidant des urgences. À la voir, on ne pense pas aux moments de crises, car il émane plutôt d'elle ce bon sens et cette sollicitude idoines pour désamorcer les situations instables. Elle a le teint d'une rousse, une peau diaphane parsemée de quelques taches de rousseur et des yeux verts, mais ses cheveux courts et bouclés sont presque auburn.

Le travail d'Ellen exige de l'écoute, et elle écoute bien, communiqune une impression de neutralité et de compréhension réfléchie agrémentée de chaleur humaine et d'éclats de malice. Sa présentation au Bunting Institute était médicale et objective, émaillée de statistiques, mais a pris un tour plus passionné quand nous avons discuté après, et Ellen a entrepris de faire appel à mon expérience d'anthropologue de terrain pour compléter sa propre formation de chercheuse. Plus tard, j'ai appris qu'à l'époque de cette conversation, elle redirigeait ses centres d'intérêt vers les mères sans-abri avec enfants, et réorganisait sa vie professionnelle afin de gagner en flexibilité pour pouvoir elle-même devenir mère sans abandonner ses recherches. Au début de ce projet, Ellen avait un fils, Danny, et son mari et elle se frayaient un chemin à travers le processus éprouvant de l'adoption d'un deuxième enfant.

Alice d'Entremont est une électrotechnicienne dont l'expérience s'étend de la conception d'équipements en recherche expérimentale pour le Skylab à la direction générale d'une jeune entreprise de high-tech établissant une nouvelle niche commerciale. Dans l'ensemble, ce qu'elle fait dépasse mon entendement, mais le plaisir esthétique qu'elle y trouve ou son idée que la technologie est la forme artistique du vingtième siècle créent une passerelle qui nous permet de nous comprendre. Elle vit entourée de plantes qui fleurissent et prolifèrent jusqu'à ce qu'elle en fasse cadeau à des amis n'ayant pas la main aussi verte qu'elle.

J'ai rencontré Alice en 1979 alors qu'elle et Jack, un inventeur et entrepreneur que mon mari et moi connaissions depuis les années soixante, étaient déjà amants et collègues. Ensemble, ils se sont démenés pour résoudre des problèmes insaisissables d'électronique et de financement jusqu'à la mort de Jack en 1985, consacrant leur temps libre à cuisiner ou en quête de l'ingrédient parfait sur les marchés italiens de Boston. Quand j'ai proposé à Alice de travailler sur ce projet, elle est venue passer une semaine avec moi dans le New Hampshire au cours de l'été 1987. Elle allait se promener dans les bois puis toutes les deux, nous enregistrions de longs entretiens sur sa vie.

C'était les premières vacances quelle s'octroyait après une

longue période de turbulences, et elle a profité de ces conversations pour se pencher sur les différents drames des deux années précédentes et leurs racines plus anciennes. Elle a fait de son mieux pour éclaircir les questions techniques de son travail sur l'imagerie numérique, a pris le contrôle de ma cuisine pour nous préparer des beignets de fleurs de courgette et de la ratatouille et m'a persuadé qu'il était temps de peindre les nouveaux placards de la cuisine.

Alice est une femme pleine de contrastes, alliant délicatesse, théâtralité et sex-appeal. Elle adore les gros bijoux en argent, arbore de grandes boucles d'oreilles et des broches modernistes, les parures de celle qui a vaincu son manque d'assurance. Elle est mince, mais large d'épaules, et possède le genre de nez dont on dit qu'il donne du caractère à un visage. Et si ses cheveux sont désormais gris, ses sourcils sont restés sombres.

Alice fait mentir les stéréotypes. Du temps du Skylab, et alors que les femmes ingénieures étaient très peu nombreuses, elle s'est présentée à une conférence réunissant des cadres supérieurs de la NASA pour leur dire qu'il faudrait modifier leurs équipements de fond en comble pour un coût très élevé, le tout en minijupe et collants violets, comptant sur ses compétences professionnelles pour affirmer son droit de cité. Quand elle est devenue cadre dirigeante et ingénieure en chef, elle a fait quelques concessions vestimentaires, allant jusqu'à porter un tailleur strict qui en impose afin de coller au cliché du pouvoir, mais elle est trop vive et passionnée pour avoir l'air convaincante en tenue de manager.

Les descriptions que donne Alice de son enfance en Roumanie regorgent de réflexions sur la non-conformité et de souvenirs dans lesquels elle s'enfuit par la fenêtre et grimpe sur le toit pour aller jouer avec les gamins et les chiens du quartier. « On me répétait sans cesse de ne pas traîner avec les Tsiganes parce qu'ils avaient toutes sortes de maladies et que c'étaient des voleurs d'enfants, mais bien sûr, ça me donnait encore plus envie de les voir. De fait, j'attrapais des vers et des poux, et ma grand-mère me disait : "Tu es allée te fourrer chez les Tsiganes", à quoi je répondais : "Moi ?" Après quoi, on me soignait et je ressortais. Ils se comportaient de manière scandaleuse — les enfants ne portaient pas de sous-vêtements, nous enlevions nos chaussures pour marcher dans les bouses de vache fraîches qu'il y avait dans les prés et la grand-mère ne nous disputait pas vraiment. Très tôt, je me suis dit que si certaines règles n'avaient aucun sens, il fallait bien réfléchir à la façon de les enfreindre. Si tu te faisais prendre, alors tant pis, mais ça n'était pas une raison pour arrêter de réfléchir. »

Peu de temps après avoir commencé à travailler avec moi sur ce projet, Johnnetta Cole, qui avait été ma voisine à l'université de Amherst, dans le Massachusetts, a été sélectionnée pour devenir la première femme noire présidente de l'université de Spelman à Atlanta, en Géorgie. Ce n'est pas un, mais deux de ses amis qui ont fêté la nouvelle en lui envoyant une paire de gants blancs pour se moquer de la prétention au bon ton qu'elle devrait adopter, soulignant par la même occasion qu'endosser un nouveau rôle exige des changements particuliers. La beauté de Johnnetta est typiquement afro-américaine ; elle est élancée et a le crâne finement sculpté. Quand nous avons parlé du conflit qui l'a opposée à sa mère dans les années soixante parce qu'elle avait préféré ne pas se défriser les cheveux pour avoir une « afro » compacte, elle m'a confié (d'une anthropologue à une autre) qu'elle aimait le « look dolichocephale ». Sa peau couleür miel et ses yeux bleu-vert sont hérités de son grand-père, un immigré allemand, mais évoquent aussi les compatriotes déplorables entre les différentes nuances de couleur de peau qui ont empêché que s'impose une vision claire de ce qu'est la beauté noire.

Il n'est pas facile de se fondre dans une nouvelle identité comme celle de présidente d'université, d'apprendre à l'incarner sans croiser une étrangère dans la glace. Chaque jour, m'a raconté Johnnetta, qui a eu un passé étudiante radicale en veste de motard, elle se pare d'un moins un détail qui défie la conformité — un pendentif en ivoire sculpté représentant Janus, l'emblème d'une société secrète du Libéria ; une ceinture cousue de cauris ; ou une étole tissée par une amie. Les questions d'identité et d'image de soi sont compliquées par la nécessité de fournir des modèles intelligibles, car les présidents d'université sont censés incarner non seulement une certaine politique, mais aussi un style de vie.

Une semaine après l'installation de Johnnetta à Atlanta en 1987, je suis venue passer dix jours au Reynolds Cottage, la résidence réservée à la présidente de l'université qui s'élève au centre du sublime campus ombragé de Spelman, calme et désert en plein été. Elle m'a fait visiter ce qui n'est autre qu'un manoir, ses commentaires oscillant entre les anecdotes sur le passé de Spelman et les projets quelle voulait mettre en œuvre durant son mandat. Puis nous avons emporté nos verres sur la véranda au moment où un orage éclatait et nous nous sommes treuvées plongées dans une obscurité soudaine et une pluie battante, ce qui a créé une intimité singulière dans cet espace des plus publics. Cela a fait remonter chez l'une comme chez l'autre des images doragées tropicaux, et nous avons commencé à parler de l'époque où Johnnetta menait des recherches au Liberia et dans les Caraïbes pendant que je conduisais les miennes aux Philippines. Quand la pluie s'est arrêtée, les odeurs étaient

complètement différentes du souvenir que nous en avons : pelouses, arbres de climats tempérés et fleurs du sud.

Johnnetta m'a montré une plate-bande le long de la terrasse où poussaient ces fleurs appelées *impatientes*, offertes par le « Cosby Show » qui, deux mois plus tôt, avait enregistré un épisode de la série sur le campus rebaptisé Hillman pour l'occasion. Je me suis demandé si les producteurs avaient choisi cette fleur délibérément en référence à l'incroyable lenteur des avancées en matière d'opportunités : il a fallu des siècles pour que les femmes aient accès à l'éducation supérieure — les premières timides tentatives remontant aux années 1830, ces décennies qui ont précédé la guerre de Sécession où il était illégal en Géorgie d'ap-prendre à lire aux esclaves, et il a fallu encore plusieurs décennies pour que les opportunités se présentent. Une femme noire peut enfin obtenir un poste à responsabilité pour superviser l'éducation de jeunes femmes afro-américaines, dans la fictive Hillman et dans la vraie Spelman. Impatience. Impatience et vie de luxe. Quand Johnnetta a officiellement pris ses fonctions, Bill et Camille Cosby ont annoncé qu'ils faisaient une donation de vingt millions de dollars à l'université.

Alors que Johnnetta et moi étions assises sur la véranda ce premier soir à Atlanta, notre conversation a été façonnée par les éléments qui nous ont rapprochés : nous sommes toutes les deux anthropologues, nous avons toutes les deux occupé des postes dans l'administration d'établissements supérieurs, et au même moment nous nous sommes inventées, avons proposé de nouveaux modèles et tenté de comprendre la mécanique du changement et l'éventail des possibilités humaines. Nous nous étions rencontrées quinze ans plus tôt lors d'une conférence sur la « pertinence » de l'anthropologie, un mot alors très à la mode. Sur le coup, je n'avais pas vraiment eu l'occasion de lui parler : au lieu de nouer des liens avec les autres participants, je me précipitais à l'hôtel à chaque pause pour retrouver ma marraine qui prenait soin de Vanni, ma fille encore toute petite. De ces journées, je garde un souvenir mêlant problèmes de nourriture pour bébé, de couches et choc suscité par le bombardement du Cambodge par les Américains et par la fusillade à l'université d'Etat de Kent qui se déroulaient alors même que nous nous efforçons d'expliquer à quoi pouvait servir l'anthropologie.

En évoquant pour moi les gens de leur entourage, ces quatre femmes m'ont permis d'observer d'autres vies à la loupe — les enseignants et les parents qui nous ont formées et soutenues, la carrière du mari et de l'amant, les enfants et les étudiants qui s'épanouissent, la lente guérison des patients, l'excitation partagée lors d'une collaboration. Nous avons toutes conscience de vivre une époque où les femmes ex-

plorent de nouveaux territoires ; nous avons toutes conscience que ces explorations affecteront notre compréhension de la vie des hommes et de la condition humaine. Nous avons emprunté des chemins différents en ayant eu des modèles très différents autour de nous. Si Ellen a connu les balbutiements du mouvement des femmes, elles n'étaient que quatre dans son école de médecine. Joan a grandi avec les modes d'exploration et de libération de la génération précédente, avant la seconde guerre mondiale, les images d'Anna Pavlova, d'Isadora Duncan et de Martha Graham lui montrant ce qui souvrirait aux femmes dans le monde de la danse.

Parce que nous sommes pris dans un processus quotidien d'invention de soi — et non de découverte, puisque ce que nous cherchons n'existe qu'une fois trouvé —, le passé et l'avenir sont un matériau brut que chaque individu transforme sans cesse. Pour quatre d'entre nous, il nous reste encore à vivre près de la motite d'une vie d'adulte. Le récit n'est pas terminé. Ma mère croyait que toutes les femmes, quelles enchaînements des carrières bien remplies ou quelles reprénaient le fil de passions anciennes après des décennies consacrées à leur foyer, ont des ressources cachées d'énergie et de vitalité pour profiter de leurs dernières années. Elle appelait ça « le peps post-ménopause ». Même Joan, qui a plus de quatre-vingts ans, est encore susceptible de produire son ouvrage le plus important à ce jour car, pour la première fois, la signification de ce travail est reconnue pleinement. Au début de nos entretiens, elle m'a parlé de son nouveau livre qui traite de la sagesse et des sens. Je n'avais pas terminé le mien que celui-ci est sorti. Entre-temps, Erik et elle ont quitté la Californie pour partager une maison avec une autre famille à Cambridge, dans le Massachusetts, et ont entrepris de modifier leur façon d'enseigner.

Ce livre tisse l'existence de femmes d'envergure, mais impossible de savoir jusqu'où elles pourront encore aller. Quand l'idée de ce projet est née, en 1984, j'avais des choses importantes à terminer, dont une biographie de mes parents et le dernier livre de mon père, mais j'ai commencé à réfléchir aux femmes que je voulais y inclure. Je les ai sélectionnées une par une, mais au fur et à mesure que j'avancais, elles-mêmes gagnaient en puissance et devenaient des figures publiques. Au début du projet, Johnnetta était professeure ; aujourd'hui elle est présidente d'université. Personne ne sait à quel point cette position lui permettra d'améliorer l'éducation des Noirs et des femmes, et donc l'éducation de tout le pays. Le travail d'Ellen avec les sans-abris est passé de la recherche à l'action, difficile de deviner en quoi il va influencer et transformer les engagements politiques sur le long terme. Impossible de dire si le travail d'Alice marquera un tournant technologique, s'épanouit-

ra dans un domaine bien précis ou s'il sera frappé d'obsolescence tant la technologie évolue rapidement. Les rapports qu'elles entretiennent avec les autres et leurs conditions de vie changent sans cesse eux aussi.

Ces vies fluctuent, elles sont encore indéterminées et sujettes à de nouvelles ruptures. Cette caractéristique même m'empêche de céder à la tentation de les voir comme des pèlerinages vers un but fixé d'avance, car il n'existe aucun moyen de savoir lesquels des fragments du passé se révéleront pertinents pour l'avenir. Composer sa vie implique de réinventer l'avenir et de réinterpréter le passé pour donner du sens au présent, se souvenir au mieux de ces événements qui ont préfiguré ce qui allait suivre, oublier ce qui n'a manifestement rien apporté au récit.

Johnnetta m'a raconté la fois où un anthropologue brésilien qui venait décrire sa thèse sur la divination lui a fait rencontrer Maruca, une devineresse de São Paulo. Maruca est une femme au service des anciens dieux yoruba, les Orishas, importés par les esclaves du Nigeria.

« On est arrivés dans cette maison ordinaire dans un quartier ouvrier ordinaire. Maruca était assise au bord du lit avec, face à elle, une chaise où massoir et une table sur laquelle j'ai reconnu tout ce que les Yorubas utilisent pour la divination : un verre d'eau, une plante langue de belle-mère, la gravure d'un poing pour repousser le mauvais œil, des cauris. J'ai levé les yeux vers cette femme et elle avait le regard le plus pénétrant que j'aie jamais vu de ma vie. Elle m'a demandé mon nom, s'est emparé des cauris comme si elle allait les lancer, et elle est entrée dans une espèce de transe, à croire qu'elle était médium plutôt que devineresse. Elle m'a regardée et m'a dit : "Vous allez changer de travail, faire quelque chose de très proche de ce que vous faites maintenant, mais différent et peu accessible aux femmes de votre pays. C'est un travail au sein de notre communauté, ce travail très important et vous devez laisser les Orishas vous guider." On était en juillet et je ne voyais pas du tout de quoi elle parlait. Je ne cherchais pas de boulot ! J'enseignais l'anthropologie à Hunter College. Et je ne croyais pas à la prescience ! Sauf qu'ensuite, elle m'a dit des choses de moi qui m'ont fait fondre en larmes tant elles me ressemblaient. Elle a parlé des épreuves que j'avais traversées, et surtout de mon divorce, et puis elle a identifié mes Orishas, un de sexe masculin, l'autre féminin, Ogun le guerrier et Yansan, et m'a dit quelle voyait qu'une ligne continue relierait ma vie à l'Afrique de l'Ouest. » Le premier août, Johnnetta est rentrée à New York. Quand elle a regagné son bureau à l'université, elle est tombée non pas sur une mais sur plusieurs lettres d'amis suggérant son nom au comité de sélection de Spelman qui cherchait son nouveau président. « Et voilà le lien entre Spelman et le Brésil », a ri Johnnetta. Une ligne continue de sens qui est aussi une ligne continue d'engagement.

Quand Alice me racontait son intérêt grandissant pour le management, elle revenait toujours à ses derniers mois à l'Observatoire d'Harvard où elle concevait des équipements expérimentaux pour le Skylab. Elle avait décliné l'invitation à diriger le groupe d'ingénieurs impliqués dans le projet parce qu'elle avait d'autres préoccupations dans sa vie affective et a vu le programme échouer malgré ses propres réussites techniques. « Je traitais le travail comme une espèce d'énigme à résoudre au lieu de penser à ce qu'il signifiait pour les gens autour de moi si bien que le projet n'a jamais abouti. Harvard n'a envoyé aucun de ces équipements dans l'espace. Ils ont volé à vide. En dehors d'un coffre en plomb. Ça m'a traumatisée même si on ne pouvait m'accuser de rien puisque je n'étais pas responsable. »

Au printemps de ma première année à Amherst, pendant un barbecue, un professeur sénior et ancien étudiant de l'université a dit à mon mari que je me débrouillais « formidablement bien » comme d'habitude. Si le commentaire se voulait bienveillant, il reflète tout à fait l'ambiance sexiste qui régnait à Amherst. Mais j'ai décidé de le prendre comme une parole amicale et une volonté d'aller de l'avant. Difficile aujourd'hui de ne pas y voir un présage des événements à venir, qui réaffirmeraient de vieux postulats et useraient du préjugé habituel pour me fragiliser. Difficile de se rappeler la bonne atmosphère de l'époque. C'est ainsi que beaucoup ne se souviennent que des bons moments partagés avec une épouse déçédée ou des moments douloureux d'un mariage brisé. On peut souvent détecter un fil rouge chez quelqu'un que l'on connaît depuis l'enfance, affirmer qu'il ou elle a toujours eu la fibre politique, scientifique ou artistique.

On révisé également le passé pour le rendre plus intelligible en termes culturels. Les souvenirs se brouillant, on puise dans la réserve d'un savoir général. Et à chaque répétition, des mots qui allaient à peine ensemble commencent à s'accorder au fur et à mesure que le sens se déplace pour correspondre au stéréotype. Ma nounou anglaise était-elle exactement comme je me la représente aujourd'hui ou mon souvenir a-t-il été lissé et normalisé ? Qu'en est-il du lissage qui exclut les moments pénibles des souvenirs heureux ou rend les cauchemars plus cohérents ? Qu'en est-il des émotions bannies parce qu'inappropriées, des anomalies qui disparaissent du récit ? Même pour ce qui est du passé récent et des situations qui ne justifient pas vraiment d'être déformées, les souvenirs sont transformés et les détails fournis pour se conformer aux attentes culturelles.

Le parcours des hommes et des femmes pionniers dans leur domaine est semé d'embûches car si leur présent défie les stéréotypes culturels, leur passé est parfois insaisissable. Or il faut se méfier de l'oubli

car tout fragment du passé peut se révéler important face aux nouvelles exigences du présent. Quand mon mari et moi étions en Iran, j'ai réuni un groupe de recherche inter-culturel sur les valeurs iraniennes, mais j'ai eu beaucoup de mal à trouver des Iraniennes capables de jouer le double rôle que cela impliquait, capables de se souvenir et d'analyser, d'être à la fois du côté des sciences sociales et de celui de l'inspection. Pour les hommes du groupe, faire le lien entre leurs premières expériences et leur formation était un défi gratifiant ; pour les femmes, le gouffre entre la socialisation et les rôles de la maturité était trop grand et plus difficile à combler. Se rappeler ses sensations d'enfant, la préparation au rôle traditionnel imposé par la société iranienne, puis violenter ce rôle par la discussion analytique était trop douloureux. À l'inverse, les femmes éduquées et capables d'analyse avaient des souvenirs de jeunesse flous et lointains ; j'oubli leur avait permis de s'ajuster à la dissonance. Des femmes éloignées au mode de vie traditionnel prenaient beaucoup de plaisir à se rappeler leur enfance dans les plus petits détails, mais ne parvenaient pas à les disséquer ni à les comparer. Les Américaines qui ont grandi avant le mouvement de libération des femmes ont le même souci, mais à un degré moindre car l'écart est moins grand.

Je n'ai pas cherché à confirmer ces récits au-delà des questions de cohérence interne et me suis appuyée sur ce que je sais personnellement de ces femmes. Les récits tels que je les ai entendus font eux-mêmes partie du processus de la composition d'une vie. Ils sont autobiographiques et non biographiques, façonnés par le choix de chacune de ces personnes, la mémoire sélective et les circonstances dans lesquelles ce travail s'est inscrit. Et bien sûr, ils sont de nouveau modifiés par mes propres sélections, qui résonnent de diverses façons par rapport à ma propre expérience. Ce sont des histoires dont je me suis servie pour réfléchir, que je cite abondamment ou brièvement. Parfois, j'aborde certaines questions presque entièrement par le regard d'une seule de ces femmes, et parfois je les réunit toutes pour les confronter.

Le récit est fondamental à notre quête humaine de sens, que nous racontions la création de la Terre ou nos premiers choix. Chacune de ces femmes travaille à inventer une nouvelle forme de récit. Non seulement il est impossible de savoir ce que l'avenir leur réserve, mais il est aussi impossible de savoir à quoi ressembleront leurs souvenirs quand elles les feront resurgir plus tard, dans un nouveau contexte.

Le processus d'improvisation qui permet de composer sa vie s'imbrique dans le processus qu'est la remémoration d'une existence, comme une couverture en patchwork représentée dans une aquarelle, évocatrice et froissée. Pourtant, c'est ce processus secondaire, la composition de sa vie à travers la mémoire et les choix du quotidien, qui me

semble le plus essentiel à une vie créative. Le passé renforce le présent, et les pas effectués à l'aveuglette qui ont mené à ce présent tracent des chemins pour l'avenir.

ADDITIONNER LES ATOUTS

Joan et Erik se sont mariés en 1931 à Vienne, où ce dernier étudiait la psychanalyse infantile auprès d'Anna Freud. Ils arrivèrent aux États-Unis en 1933 et déménagèrent sur la côte Ouest en 1939 où je les ai rencontrés pour la première fois après la guerre. Erik, très impliqué dans la recherche et l'écriture en plus de ses consultations, s'inspirait des théories de Freud sur les origines de la sexualité dans l'enfance et le rôle du moi dans une personnalité saine. Sa théorie du cycle de vie se concentrait sur l'acquisition de compétences caractéristiques spécifiques aux résolutions de crises qui ont lieu à chaque étape de la vie, de la petite enfance quand les bébés s'efforcent d'établir une confiance et une volonté, jusqu'à la vieillesse qui menace de faire sombrer dans le désespoir. Pendant ce temps, Joan élevait leurs trois enfants et canalisait son amour des arts dans des projets quelle orchestrait pour eux et leur école — expositions artistiques de leurs œuvres, crèches de Noël où les bergers gardaient de vrais moutons. L'été où sa petite dernière, Sue, a eu dix ans, Joan s'est inscrite avec les enfants à un atelier de travaux manuels et s'est intéressée à la joaillerie. Bientôt, elle organisait des échanges entre les artisans locaux et montait un centre d'art régional, une communauté favorisant la créativité individuelle.

En 1951, les Erikson déménagèrent à Stockbridge, dans le Massachusetts, et Erik obtint un poste au centre psychiatrique d'Austen Riggs où il occupa surtout d'adolescents. C'est là qu'il a développé le concept pour lequel il est le plus connu, à savoir cette crise identitaire que traverse un individu à l'adolescence ou tout de suite à l'entrée dans l'âge adulte. Joan, qui avait toujours participé à ses passes d'armes avec la théorie, a pour la première fois travaillé avec des patients en mettant au point un programme d'activités devenu capital pour le centre.

Joan insiste sur le fait que ce programme d'activités ne relève ni de la thérapie ni du divertissement. Il n'y est pas question de thérapie parce que les artistes qui y participent n'interprètent pas le sens symbolique des œuvres des patients, contrairement aux thérapeutes qui conduisent ces derniers vers plus de lucidité ; les artistes reconnaissent qu'elles ont une valeur propre et aident les patients à développer leur talent. Ce n'est pas du divertissement non plus parce que ce travail offre un espace où effectuer des tâches concrètes et relever de véritables défis. Joan considère que l'art, comme la vie, se fonde sur une série d'atouts et que les jeunes en difficulté peuvent découvrir et amplifier ces atouts en relevant le défi qui consiste à donner une expression concrète à leur